

Fernando de Rojas

La Celestina

(traducción en francés)

ACTO VII

Areusa. Qui va là ? qui monte dans ma chambre à pareille heure ?

Célestine. Une femme qui ne te veut pas de mal, qui ne fait pas un pas sans penser à ton profit, qui s'occupe plus souvent de toi que d'elle-même, une femme qui t'aime, toute vieille qu'elle est.

Areusa, à part. Qu'elle aille au diable, cette vieille, qui arrive à cette heure comme un fantôme ! (*Haut.*) Bonne mère, quel bon motif t'amène si tard ? Déjà je me déshabillais pour me coucher.

Célestine. Avec les poules, ma fille ? Ce n'est pas ainsi que se fera ta fortune. Te promener à pareille heure, passe. Il est autre que toi, celui qui pleure sur ses besoins ; belle vie que la tienne, chacun la voudrait pour soi.

Areusa. Jésus ! je vais me rhabiller, car j'ai froid.

Célestine. Ne le fais pas, sur ma vie ; couche-toi plutôt, de là nous causerons.

Areusa. En conscience, j'en ai grand besoin, je me suis sentie malade aujourd'hui tout le jour, c'est la nécessité plutôt que le vice qui me fait prendre en ce moment mes draps de lit en guise de jupons.

Célestine. Puisque tu n'es pas à ton aise, mets bas ta robe et couche-toi, tu me sembles une sirène. Ah ! comme ta robe sent bon quand tu l'agites ! Tout réussit à celles qui ont de l'audace ; j'ai toujours eu confiance en tes faits et gestes, en ta grâce et en ton esprit. Que tu es fraîche ! Dieu te bénisse ! Quels draps et quelle courte-pointe, quel oreiller, quelle blancheur ! Perle d'or, tu verras si elle t'aime celle qui vient te voir à cette heure ; laisse-moi te regarder tout à mon aise, c'est un bonheur pour moi.

Areusa. Doucement, mère, ne t'approche pas de moi, tu me chatouilles, tu me fais rire, et le rire augmente ma douleur.

Célestine. Quelle douleur, mon amour ? Te moques-tu de moi ?

Areusa. Qu'il m'arrive malheur si je plaisante ; voilà quatre heures que je souffre du mal de mère, il me remonte à la poitrine, il veut m'ôter de ce monde. Je ne suis pas aussi vicieuse que tu le penses.

Célestine. Voyons, dis-moi à quelle place, je tâterai. Je connais ce mal pour mes péchés ; chaque femme au monde a ses entrailles qui la font souffrir.

Areusa. Plus haut, sur l'estomac.

Célestine. Dieu te bénisse et l'archange saint Michel te protège ! Que tu es grasse et fraîche ! Quels seins et quelle gentillesse ! Je te savais belle, parce que j'avais vu ce que tout le monde peut voir ; mais je puis te dire maintenant qu'il n'y a pas dans la ville trois corps comme le tien parmi tous ceux que je connais. Tu ne parais pas avoir quinze ans. Ah ! bienheureux l'homme auquel tu permettras de jouir d'une telle vue ! Pour Dieu ! tu commets un péché en ne faisant pas part de tant de grâces à tous ceux qui t'aiment bien ; Dieu ne te les a pas données pour qu'elles passent inutilement, ainsi que la fraîcheur de ta jeunesse, sous six doubles de toile et d'étoffe. Ne sois pas avare de ce qui t'a coûté si peu ; ne thésaurise pas avec ta gentillesse, elle est de sa nature aussi communicable que l'argent ; ne sois pas comme le chien du jardinier, et puisque tu ne peux jouir de toi-même, laissez-en jouir qui le peut. Ne crois pas que tu sois au monde pour ne rien faire ; quand *elle* naît, *lui* naît aussi ; quand *lui*, *elle*. Il n'a été créé en ce monde rien d'inutile, rien qui ne dépendît de la nature. C'est un péché, crois-moi, d'affliger les hommes quand on peut remédier à leurs maux.

Areusa. En vérité, mère, personne ne m'aime en ce moment ; donne-moi un remède pour mon mal, et ne te moque pas de moi.

Célestine. Hélas ! c'est un mal bien commun et nous y sommes toutes sujettes. Je veux bien dire ce que j'ai vu faire à beaucoup de personnes et ce qui me réussit souvent ; mais comme les tempéraments sont différents, de même les remèdes produisent quelquefois des effets tout opposés. Toutes les odeurs fortes sont bonnes, le pouliot, la rue, l'encens, la fumée de plumes de perdrix, de romarin, de musc. Ainsi traitée, la douleur se calme et la mère reprend peu à peu sa place. Il y a quelque chose que je trouvais meilleur que tout cela ; mais je ne veux pas te le dire, puisque tu fais tant la sainte avec moi.

Areusa. Qu'est-ce, mère, je t'en prie ? Tu me vois souffrante, pourquoi me cacher les moyens de guérison ?

Célestine. Va donc, tu me comprends bien, ne fais pas la sotte.

Areusa. Ah ! la fièvre me brûle si je te comprenais ! Mais que veux-tu que je fasse ? Tu sais que mon amant est parti hier pour la guerre avec son capitaine ; puis-je lui faire infidélité ?

Célestine. Vois donc le grand mal et la grande infidélité !

Areusa. En vérité, c'en serait une, car il me donne tout ce dont j'ai besoin ; il m'honore, me soigne et me traite comme si j'étais sa dame.

Célestine. Et malgré tout cela, tant que tu n'enfanteras pas, tu ne cesseras pas de souffrir de ce mal, dont il est peut-être cause. Si tu ne veux pas en croire la douleur, crois la couleur, et tu verras ce qui résulte d'une aussi triste compagnie.

Areusa. Mon malheur l'a voulu ainsi ; mes parents m'ont jeté un sort. Mais laissons cela, car il est tard, et dis-moi quel est le motif de ta venue.

Célestine. Tu sais bien ce que je t'ai dit de Parmeno ; il se plaint à moi de ce que tu ne veux pas le voir, je ne sais pourquoi, car tu n'ignores pas que je l'aime bien et que je le regarde comme mon fils. En vérité, j'agis autrement en ce qui te concerne ; tes voisines elles-mêmes me plaisent, mon cœur se réjouit quand je les vois, parce que je sais qu'elles te parlent.

Areusa. Je t'en suis bien reconnaissante, mère.

Célestine. Je n'en sais rien, je crois aux œuvres, les paroles se vendent pour rien partout où l'on veut ; l'amour ne se paye qu'avec l'amour, et les œuvres avec des œuvres. Tu sais la parenté qui existe entre toi et Élicie, que Sempronio entretient chez moi ? Parmeno et lui sont compagnons, ils servent ce seigneur que tu connais et duquel il pourra te revenir tant de faveurs. Ne me refuse pas ce qui te coûte si peu à faire. Vous êtes parentes, eux sont compagnons ; vois comme tout s'arrange au delà de nos désirs. Il est venu avec moi, décide si tu veux qu'il monte.

Areusa. Ah ! grand Dieu ! s'il nous a entendues...

Célestine. Non, il est resté en bas ; je vais le faire monter, tu le rendras heureux en l'accueillant bien, en lui parlant et en lui faisant bon visage. S'il te plaît, sois à lui et fais-en ton plaisir ; il y gagnera beaucoup sans doute, mais tu n'y perdras rien.

Areusa. Je comprends bien, mère, que ce que tu m'as dit tout à l'heure, ce que tu me dis maintenant, tout cela est dans mon intérêt ; mais comment veux-tu que je fasse ce que tu me conseilles ? Il est quelqu'un à qui je dois compte de tout, comme je t'ai dit, et s'il apprend quelque chose, il me tuera. J'ai des voisines jalouses, elles le diront à l'instant. Je n'ai plus beaucoup à perdre, mais je perdrai toujours plus que je ne gagnerai en me rendant à ton désir.

Célestine. J'ai avisé à ce que tu crains, nous sommes entrés sans bruit.

Areusa. Je ne dis pas cela pour cette nuit, mais pour bien d'autres.

Célestine. Comment, c'est ainsi que tu es ? C'est ainsi que tu agis ? Tu n'auras jamais maison avec grenier. Tu le crains absent, que ferais-tu s'il était dans la

ville ? Heureusement pour moi, je ne renonce jamais à donner conseil aux sots, et il y en a toujours, ce qui ne m'étonne pas ; le monde est grand et le nombre des gens expérimentés est petit. Hélas ! ma fille, si tu voyais le savoir de ta cousine et combien elle a profité de mes conseils et de mon exemple ! Elle est habile et ne s'est pas mal trouvée de mes leçons et de quelques bourrades par-ci par-là. Elle peut en compter un dans son lit, un à la porte et un autre qui soupire pour elle chez lui ; elle s'acquitte avec tous, à tous elle fait bon visage et tous pensent qu'ils sont tendrement chéris ; chacun d'eux est persuadé qu'il est seul, que lui seul est aimé, que lui seul suffit à ce dont elle a besoin. Et tu crains d'en avoir deux ! Crois-tu que les planches de ton lit le découvriront ? Te contentes-tu donc d'un seul morceau ? Tu ne feras pas grandes provisions ; je ne voudrais pas vivre sur tes restes. Jamais un seul ne m'a suffi, je n'ai jamais mis mon affection en un seul. Deux peuvent davantage, quatre encore plus ; plus ils sont, plus ils donnent et plus il y a à choisir. Souris qui n'a qu'un trou n'est pas tranquille ; si on le lui bouche, elle ne sait plus où se cacher du chat. Vois quel danger menace celui qui n'a qu'un œil. Une âme seule ne chante ni ne pleure ; tu rencontreras rarement dans la rue un moine seul ; il est rare qu'une perdrix vole sans compagne ; un seul mets dégoûte bien vite ; une hirondelle ne fait pas le printemps ; on n'ajoute pas foi à un témoin seul ; qui n'a qu'une robe l'use promptement. Qu'attends-tu, ma fille, de ce nombre un ? Je te citerai de lui plus d'inconvénients que je n'ai d'années sur les épaules. Aies-en donc deux, c'est une agréable compagnie, de même que tu as deux oreilles, deux pieds, deux mains, deux yeux et deux draps sur ton lit, et enfin deux chemises pour changer. Si tu en veux plus, mieux tu feras, car plus il y a de Maures, plus il y a de profit. L'honneur et pas de bénéfice, ce n'est qu'une bague au doigt, et puisque les deux ne peuvent venir à la fois, accroche le bénéfice et laisse là le reste. Monte, Parmeno, mon fils.

Areusa. Qu'il ne monte pas, la fièvre me tue, je me meurs d'embarras, je ne le connais pas, j'ai honte devant lui.

Célestine. Je suis là pour te l'ôter ; je parlerai pour tous deux, car lui aussi est un autre embarrassé.

Parmeno. Madame, Dieu conserve votre grâce !

Areusa. Gentilhomme, soyez le bienvenu.

Célestine. Approche d'ici, âne ; où vas-tu t'asseoir dans ce coin ? Ne fais pas l'embarrassé ; l'homme honteux, le diable le conduit au château. Écoutez tous deux ce que j'ai à vous dire : tu sais, Parmeno, mon fils, ce que je t'ai promis, et toi, ma fille, ce que je t'ai demandé : je ne te parle pas de la difficulté que tu as mise à me l'accorder. Je ne veux pas faire de longs discours avec vous, le moment ne le souffre pas. Celui-ci a toujours ressenti peine d'amour pour toi, tu le sais, tu ne veux pas le tuer ; je vois d'avance que tu ne le trouveras pas mauvais pour passer la nuit avec toi.

Areusa. Sur ma vie, mère, qu'il n'en soit pas ainsi ! Jésus ! ne me le demande pas.

Parmeno. Ma mère, pour l'amour de Dieu, que je ne sorte pas d'ici sans bon résultat ; sa vue me fait mourir d'amour ; offre-lui tout ce que mon père t'a laissé pour moi, dis-lui que tu lui donneras tout ce que j'ai. Va, dis-lui, il me semble qu'elle ne veut pas me regarder.

Areusa. Que te dit ce cavalier à l'oreille ? Pense-t-il que je veuille rien faire de ce que tu demandes ?

Célestine. Il dit, ma fille, qu'il se fait une grande joie de ton amitié, parce que tu es une personne honorable, et que tu ne refuseras pas un cadeau, quel qu'il soit. Viens ici, négligent, honteux, je veux voir à quoi tu es bon avant de m'en aller ; allons, chatouille-la dans son lit.

Areusa. Il ne sera pas assez impoli pour venir sans permission dans un lieu défendu.

Célestine. Te voilà dans les politesses et les permissions ? Je n'attends pas plus longtemps ici ; j'ai confiance que tu arriveras au matin sans douleur et lui sans couleur ; c'est un paillard, un jeune coq, voilà la barbe qui lui pousse, et je réponds qu'en trois nuits la crête ne lui tombera pas. Dans mon jeune temps et quand mes dents étaient meilleures, les médecins de mon pays me donnaient de cela à manger.

Areusa. Ah ! seigneur, ne me traitez pas de la sorte, modérez-vous, par courtoisie, ayez égard aux cheveux blancs de cette honorable vieille. Éloignez-vous, je ne suis pas de celles que vous pensez ; je ne suis pas de celles qui vendent publiquement leur corps pour de l'argent. Sur mon âme, je sors d'ici, si vous touchez à ma couverture avant que Célestine soit partie.

Célestine. Qu'est-ce que ceci, Areusa ? Que signifie cet étrange caprice ? Que veulent dire ces nouvelles manières et ce dédain affecté ? Il semble, fille, que je ne sache pas ce que c'est, que je n'aie jamais vu un homme et une femme ensemble, que je n'aie jamais passé par là ni joui de ce dont tu jouis, que j'ignore ce qui se passe, ce qui se dit et ce qui se fait ? Hélas ! qui en a plus entendu que moi ? Mais sache donc que j'ai été jeune et recherchée comme toi, que j'ai eu des amis, que jamais je ne repoussai d'autrui de moi ni vieux ni vieille, que je ne refusai leurs conseils ni en public ni en secret. Sur ma mort, que je dois à Dieu ! j'aimerais mieux un grand soufflet au milieu du visage. À te voir et à t'entendre, il semble que je sois née d'hier. Pour te faire honnête, il faudrait que tu me fisses ignorante et honteuse, il faudrait m'enlever ma vieille habitude et mon expérience, me déprécier dans mon métier afin de t'élever dans le tien. Mais de corsaire à corsaire on ne perd que les

barils. Je fais plus d'éloges de toi quand tu n'es pas là, que tu ne t'estimes en ma présence.

Areusa. Mère, si j'ai commis une faute, pardonne-moi.

Approche-toi, et qu'il fasse ce qu'il voudra ; j'aime mieux ta satisfaction que la mienne. Je me crèverais un œil plutôt que de t'offenser.

Célestine. Je ne suis pas offensée, mais je te parle pour l'avenir. Dieu vous garde tous deux ! Je m'en vais seule, car vous m'agacez les nerfs avec vos baisers et vos folâtreries ; j'en ai encore le goût dans les gencives ; je ne l'ai pas perdu avec les dents.

Areusa. Dieu te conduise !

Parmeno. Mère, veux-tu que je t'accompagne ?

Célestine. Ce serait découvrir un saint pour en couvrir un autre. Dieu vous garde ! je suis vieille, je ne crains pas qu'on me fasse violence dans la rue.

Élicie. Le chien aboie. Vient-elle enfin, cette maudite vieille ?

Célestine. Tac, tac, tac.

Élicie. Qui est là ? qui frappe ?

Célestine. Descends m'ouvrir, ma fille.

Élicie. Est-ce ainsi que tu vas ? c'est ton plaisir de courir la nuit. Pourquoi agis-tu de la sorte ? pourquoi fais-tu de si longues absences, mère ? Tu ne penses jamais à revenir à la maison, c'est une habitude prise ; pour contenter une seule personne, tu en mécontentes cent autres. On est venu te demander aujourd'hui de la part du père de cette jeune fiancée que tu conduisis au chanoine le jour de Pâques : il veut la marier d'ici à trois jours. Tu lui a promis de la refaire, et il t'attend ; il ne faut pas que le mari s'aperçoive de l'absence de la virginité.

Célestine. Je ne sais pas du tout, mon enfant, de qui tu me parles.

Élicie. Comment ! tu ne t'en souviens pas ? Tu perds la tête, en vérité. Oh ! que ta mémoire est faible ! Mais tu m'as dit cependant, quand tu l'as conduite là-bas, que tu l'avais déjà retouchée sept fois.

Célestine. Ne sois pas surprise, ma fille ; quiconque occupe sa mémoire à plusieurs choses ne peut la fixer à aucune. Mais, dis-moi, reviendra-t-il ?

Élicie. Parbleu ! s'il reviendra ! Il t'a donné un bracelet d'or pour prix de ton travail.

Célestine. Ah ! c'est l'homme au bracelet ? Je sais de qui tu parles. Mais pourquoi n'as-tu pas pris l'appareil et n'as-tu pas commencé à faire quelque chose ? En pareils soins, tu devrais être habile et avoir fait tes preuves ; combien de fois ne m'as-tu pas vue travailler ? Veux-tu donc rester là toute ta vie comme une bête, sans métier ni rente ? Quand tu auras mon âge, tu regretteras l'aisance dont tu jouis maintenant. Oisive jeunesse donne malheureuse vieillesse. Je faisais autrement quand ton aïeule, que Dieu garde ! me montrait ce métier ; au bout d'un an, j'en savais plus qu'elle.

Élicie. Je n'en suis pas surprise ; il arrive souvent, comme on dit, que l'élève en remonte au maître ; cela dépend du plaisir avec lequel on apprend. Aucune science ne profite à celui qui n'y prend pas goût. J'ai ce métier en haine, et toi, tu mourrais pour lui.

Célestine. Peux-tu parler ainsi ! Tu veux une pauvre vieillesse. Penses-tu que tu resteras toujours à mes côtés ?

Élicie. Pour Dieu ! laissons là les choses ennuyeuses ; le temps porte conseil. Pensons au plaisir. Si nous avons de quoi vivre aujourd'hui, ne songeons pas à demain. Celui qui amasse beaucoup meurt tout aussi bien que celui qui vit pauvrement, le docteur comme le pasteur, le pape comme le sacristain, le seigneur comme le serf, le noble comme le vilain, toi, avec ton métier, comme moi, qui n'en ai pas. Nous ne pouvons vivre toujours, jouissons et amusons-nous ; peu de gens arrivent à la vieillesse, et de ceux qui y sont parvenus, aucun n'est mort de faim. Je ne veux en ce monde que le jour et un... mâle, puis ma part en paradis, car bien que les riches aient plus de facilité à acquérir la gloire que celui qui n'a que peu de chose, il n'y a personne de content, il n'y a personne qui dise : « J'ai trop ; » il n'y a personne qui ne soit bien aise de changer son argent contre mon plaisir. Laissons là ces soucis étrangers et couchons-nous, il est temps. Un bon sommeil sans inquiétude m'engraissera plus que tous les trésors de Venise.